

## Article

---

« Réflexions sur le Ve Centenaire du voyage de Colomb »

Daniel W. Gade

*Cahiers de géographie du Québec*, vol. 36, n° 99, 1992, p. 565-568.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/022314ar>

DOI: 10.7202/022314ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

---

# Réflexions sur le V<sup>e</sup> Centenaire du voyage de Colomb

**Daniel W. Gade**

Department of Geography  
University of Vermont  
Burlington (VT) 05405-0114  
USA

Le périple extraordinaire, il y a 500 ans, d'un navigateur d'origine génoise n'est résolument pas un anniversaire comme les autres. Cet événement emblématique, fort en symbolisme et en émotions contradictoires, a reçu une attention singulière à partir déjà de 1990. Pour certains, il s'agit d'une célébration marquante et prestigieuse; pour d'autres encore, ce jalon a provoqué une contestation sur une conjoncture cruciale de l'histoire taxée de lamentable. Les pôles d'opinions se rangent entre ceux qui veulent le mettre dans un cadre héroïque et ceux qui le voient comme un pénible chapitre dans la litanie flagrante des injustices séculaires. Outre le point de vue autochtone, il faut distinguer trois autres perspectives pertinentes: la latino-américaine, la péninsulaire (de l'Ibérie) et la nord-américaine.

L'engagement collectif le plus élaboré en faveur du V<sup>e</sup> Centenaire a eu lieu en Espagne. La colonisation du Nouveau Monde fut l'apogée de son drame historico-géographique. La volonté résolue de s'en emparer aboutit à un vaste territoire d'affinité hispanique de 300 millions de personnes. L'énergie psychique qui a découlé de la signification spéciale de 1992 a ménagé une animation impressionnante: les Jeux olympiques à Barcelone, l'Exposition universelle à Séville, la Capitale culturelle de l'Europe à Madrid, ainsi que d'innombrables programmes aux niveaux municipal et régional, particulièrement en Andalousie, Estrémadure et Castille.

## PERMUTATIONS DE MENTALITÉS

Pour les Nord-Américains, Colomb tient un rôle fort symbolique comme le soi-disant découvreur de l'hémisphère occidental, sans cependant l'avoir associé

étroitement à la colonisation espagnole. Tout de même, l'attitude américaine en 1992 n'est pas la même que celle du siècle précédent. En 1892 (ayant effectivement eu lieu en 1893), à l'occasion de l'Exposition universelle de Chicago, l'illustre Christophe fut au centre d'un événement symbolisé en fonction d'un monde ouvert au progrès technologique. La supériorité présumée de la civilisation occidentale, porteuse de prospérité et de bien-être, ne fut jamais mise en doute. Par comparaison, l'état d'esprit qui entoure les dernières années du vingtième siècle se révèle raisonnable et moins optimiste qu'en 1892-93. Le refus de l'autorité et le renversement de l'ethnocentrisme simplet font appel à l'introspection, même parmi ceux qui trouvent dans l'épopée de Colomb une source d'orgueil.

Plusieurs transformations fondamentales en rapide consolidation après 1960 ont frayé le passage au changement d'optique. En premier lieu et à peu d'exceptions près, le monde a subi la décolonisation. Du même coup, l'idée de la mission civilisatrice des Occidentaux, ce qui justifiait l'imposition de leur volonté sur les terres dites arriérées, a bien disparu. Le recul d'une perspective impérialiste est dû en bonne partie à l'émergence de l'ethnologie comme discipline de l'enseignement supérieur. En 1892, les Occidentaux furent innocents du relativisme culturel, une conception jusqu'alors hérétique. L'évaluation de coutumes d'autres sociétés par le truchement des règles intérieures de la culture, plutôt que par les valeurs reçues de la civilisation occidentale, fut une idée inouïe à l'époque. D'autres nations furent l'objet de durs reproches, voire de propos racistes, pour leur retard économique ou social.

Troisièmement, la pratique de l'histoire est perçue dans un contexte à l'opposé de l'usage d'autrefois. L'érudition s'est glissée vers le drame collectif du petit peuple dans la longue durée. Même si les fixations aux grands n'ont pas disparu, l'histoire en tant que discipline se montre carrément ouverte à l'étude de l'évolution démographique et les péripéties du transfert de culture matérielle. Si Colomb, l'homme célèbre, n'est pas mis au rancart, il n'est plus le point de mire comme il l'était en 1892. Grâce à l'école braudelienne, l'histoire et la géographie se sont rapprochées.

Une autre permutation s'est opérée dans le courant du siècle en question relative à la structure des gouvernements dans l'Amérique latine. Les vieilles élites nationales ont été remplacées et les grands propriétaires terriens n'y tiennent plus la barre; d'ailleurs, dans plusieurs pays, les révolutions ont bouleversé les vérités éternelles des suppositions hiérarchiques. Les revendications bruyantes des groupes souvent méconnus ont tourné l'attention vers une sensibilisation aux indigènes. Dans six pays de l'Amérique latine, cet *indigenismo* se manifeste dans le manque d'égards pour le Ve Centenaire et la pénurie des fêtes à la gloire de Colomb. Seule la République Dominicaine a organisé des activités commémoratives fastueuses. Le centre d'attention, la construction d'un édifice gigantesque, moitié mausolée, moitié phare, a trop dévoré les minces ressources fiscales de l'État. Ce pays antillais, dépourvu d'une composante indigène, privilégie ses proches liens avec l'Espagne comme des défenses contre les Haïtiens. Dans le passé, des incursions abusives de l'ouest de l'île aboutirent au métissage non voulu de sang et de culture africains à la population d'ascendance espagnole.

---

## QUELQUES POINTS DE DISCUSSION

Aux États-Unis, en 1992, on se trouve loin des convictions de 1892-93. Les vrais engagés, minoritaires, s'affirment dans un grand écart de points de vue. D'une part, les groupes indiens qui se voient en victimes de la collision culturelle et pour qui une commémoration triomphaliste n'est donc pas en accord avec leurs intérêts. D'autre part, les Italo-Américains — fils et petits-fils des immigrés napolitains, siciliens ou calabrais — sont soucieux d'aduler la mémoire de Colomb en tant que héros ethnique. En Italie même, le grand navigateur a toujours été la propriété jalouse des Génois.

Plusieurs éléments incorporent une gamme d'opinions sur le V<sup>e</sup> Centenaire. L'usage même du mot «découverte» sous-entend que seuls les Européens avaient l'intelligence qu'il fallait pour trouver une nouvelle terre. Il semble judicieux de remplacer «découverte» par un terme plus exact. Depuis quelques années déjà, on a recours à l'expression «rencontre» et ses proches équivalents en anglais (*encounter*) et en espagnol (*encuentro*).

Une deuxième polémique qui remonte à de nombreuses années tourne autour du personnage de Colomb. Incontestablement cet homme de zèle possédait un courage remarquable pour poursuivre son grand rêve; mais il faut remettre en cause sa grandeur d'âme. Troisièmement, le point précis du débarquement en terre américaine est un autre sujet de discussion. Quelque petit qu'il soit, ce détail est discutable, puisque le journal de bord du premier voyage n'est qu'une copie de Bartolomé de Las Casas, qui introduisit de toute évidence des erreurs dans la transcription.

Un quatrième point, celui de l'accusation de génocide, est surchargé d'émotions. Un siècle suivant l'entrée initiale, la population indigène dans l'Amérique espagnole est tombée à un quart de ce qu'elle était en 1492. Dégringolade décidément néfaste pour leur survie, il n'est quand même pas justifié de la taxer de massacre volontaire de tout un peuple. Le plus gros de cette mortalité est issu des maladies introduites par inadvertance, principalement le paludisme et la variole. Sans cesse en quête de main-d'oeuvre, les Espagnols ne jugeaient pas dans leur propre intérêt de massacrer les populations.

Qu'ils fussent Espagnols, Portugais, Néerlandais, Anglais ou Français, les gens du vieux continent furent à la recherche d'un paradis terrestre, tantôt sous sa forme utopique, tantôt édénique. Pour autant, la moralité des impositions en Amérique ne se prête pas à une sommation monolithique. Le vil et le noble se sont entrelacés, car les intentions souvent idéalistes des Européens eurent des effets contradictoires. La réalité de la rencontre ne correspond pas au manichéisme des polarisations habituelles du bien ou du mal. La gloire du côté donateur est aussi fautive que la calomnie de la légende noire. Dans l'empressement à exposer leurs déclarations bien-pensantes, certaines tribunes de l'actualité sociopolitique ne rendent aucun service aux exigences de la vérité. Les jugements de valeur faciles sur la conquête des Amériques et la signification du V<sup>e</sup> Centenaire sont, en fin de compte, inutiles.

---

Pourtant cette grande occasion de l'autoréflexion peut produire son effet bénéfique. À en juger par les multiples prises de conscience, la puissance du symbolisme en 1992 amènera un tournant dans la cristallisation d'identité culturelle des indigènes en quête d'une justice souvent manquée. À titre d'exemple, en Équateur, le 500<sup>e</sup> anniversaire est devenu le prétexte de faire cause commune avec les Indiens de diverses souches pour insister sur leurs droits civils. De telles revendications autochtones sont en formulation presque partout aux Amériques.

Au plan méditatif, la rencontre européenne avec l'Amérique doit être considérée comme un témoignage à la curiosité innée de l'esprit humain. L'impulsion des gens à travers les âges de suivre leur manie de bourlinguer aux bouts du monde a repoussé presque toutes les frontières de l'inconnu géographique. C'est peut-être cela le grand message du V<sup>e</sup> Centenaire de Colomb: rêver des territoires inimaginés, se tenir ouvert à l'inattendu, apaiser la soif de savoir et, au fond, de se connaître.